

**Institution
pour mener une bonne vie
d'après les exemples des saints**

*De institutione bene vivendi
per exempla sanctorum*

Dédicace, prologue et chapitre 1.

Marko Marulić

Traduit du latin par Ivan C. Kraljić

9 août 2011

Bibliothèque Saint Libère
<http://www.liberius.net>

Introduction

par Ivan C. Kraljić

Depuis sa première publication à Venise en 1498 jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum* de Marko Marulić (1450-1524) eut plus de cinquante éditions en latin, italien, allemand, français, portugais, tchèque et japonais¹. C'est dire que ce livre eut une importance considérable dans une Europe bouleversée par l'humanisme païen et la Réforme protestante. Selon les mots du regretté professeur Charles Béné, *l'Institutio* « a joué un rôle immense pendant tout le 16^e et même le 17^e siècle, pour soutenir les chrétiens exposés aux hérésies naissantes ; pour servir de vade-mecum aux missionnaires, et particulièrement aux jésuites, tant dans l'ancien continent que dans les terres nouvellement découvertes ; pour soutenir enfin les victimes de persécutions, tant dans une Europe déchirée que dans les terres de missions, jusqu'en Extrême-Orient². »

1. Branko Jozić et Bratislav Lučin, *Bibliografija Marka Marulića, Prvi dio: Tiskana djela (1477-1997)*, Split : Književni krug Split, 1998. Charles Béné, John Fowler, éditeur de *l'Institutio de Marulić*, in *Colloquia Maruliana*, Split : Književni krug Split — Marulianum, vol. 9, 2000, pp. 329-350.

2. Charles Béné, *L'Évangelistarium, maître-livre de Marulić*, in

Nommons quelques lecteurs parmi les plus connus de l'*Institutio*.

Saint François Xavier (1506-1552), l'Apôtre des Indes, avait emporté l'*Institutio* en mission aux Indes et s'en servait abondamment¹.

Saint Pierre Canisius (1521-1597), docteur de l'Église et Apôtre de l'Allemagne, recommandait la lecture de l'*Institutio* et de l'*Evangelistarium*².

Saint François de Sales (1567-1622), évêque de Genève et docteur de l'Église, avait lu l'*Institutio* et l'avait cité dans le *Traité de l'amour de Dieu* ainsi que dans sa seconde homélie sur l'histoire de Jacob³.

Colloquia Maruliana, vol. 12, 2003, pp. 5-22.

1. R.P. Henri Bernard, *Le Père Matthieu Ricci et la Société Chinoise de son temps (1552-1610)*, Tientsin : Procure de la Mission de Sienhsien, 1937, t. 1, p. 109 ; Ante Kadić, *St. Francis Xavier and Mar-ko Marulić*, in *The Slavic and East European Journal*, Vol. V (XIX), no. 1, Spring 1961, pp. 12-18 ; Jesús López-Gay, S. J., *Recezione di Marulić nella Compagnia di Gesù*, in *Colloquia Maruliana*, vol. 9, 2000, pp. 179-187.

2. *Beati Petri Canisii Societatis Iesu Epistulae et Acta*, collegit et adnotationibus illustravit Otto Braunsberger eiusdem Societatis sacerdos, Friburgi Brisgoviae : B. Herder, 1913, vol. 6, p. 103.

3. *Ceuvres de saint François de Sales*, t. VIII, *Sermons* — Volume II, Annecy : Imprimerie J. Niérat, 1897, Sermon CXII, *Seconde homélie sur l'histoire de Jacob*, 1616, p. 198 ; *Ceuvres de saint François de*

Le vénérable Louis de Grenade (1504-1588) traduisit le *Carmen de doctrina Domini nostri Jesu Christi pendentis in cruce*, qui accompagnait l'édition bâloise de 1513 de *l'Institutio*, dans son *Mémorial de la vie chrétienne*¹.

L'approbation de ces saints et apôtres suffirait à établir l'importance de *l'Institutio*, mais pour prouver l'extraordinaire diffusion de ce livre, il convient d'en nommer quelques lecteurs moins connus.

Friedrich Förner (1570-1630), évêque auxiliaire de Bamberg et artisan de la contre-réforme catholique en Allemagne, connu pour son zèle à réprimer la sorcellerie, cita Marulić dans son *Panoplia Armaturæ Dei*² et son *Paradisus malorum puniçorum cum pomorum fructibus*³.

Sales, Traitté de l'amour de Dieu, vol. II, Annecy : Imprimerie J. Niérat, 1894, pp. 38 et 458.

1. R. P. F. Louis de Grenade, *Le Memorial de la vie chrestienne*, Paris : Arnould Cotinet, 1646, pp. 246-248 : *Versets de M. Marule qui contiennent quasi toutes les matieres de la vie de Jesus-Christ, du présent Traitté.*
2. Fridericus Fornerus, episcopus Hebronensi, suffraganeus Bambergensis, Theologiæ Doctor, &c, *Panoplia Armaturæ Dei, adversus omnem Superstitionum, Divinationum, Excantationum, Daemonolatriam, et universas Magorum, Veneficorum, et Sagarum, et ipsiusmet Sathanae insidias, praestigias et infestationes*, Ingolstadii : Typis Gregorii Hænlini, 1625, pp. 97 et 171.
3. Fridericus Fornerus, episcopus Hebronensi, suffraganeus

Le Jésuite Pedro de Ribadeneyra (1527-1611) cita l'*Institutio* dans son *Flos Sanctorum*¹.

Le canoniste italien Giacomo Pignatelli (1625-1699), docteur en théologie, en droit civil et en droit canonique, a cité à plusieurs reprises l'*Institutio* dans ses *Consultationes canonicæ*².

Bambergensis, SS. Th. D., *Paradisus Malorum punicorum cum Pomorum fructibus, Dominicæ Passionis, Mortis, Resurrectionis &c, Mysteria & Arcana omnia & singula, Concionibus Explicata*, Ingolstadii : Gregorius Hanlin, 1623, tomus I, pp. 206, 552, 578, 581, 675.

1. R. P. Petrus Ribadineira, *Flos Sanctorum, seu Vitæ et res Gestæ Sanctorum exprobatiss scriptoribus selectæ et in formam concionum singulari cura ad usum concionatorum accommodatæ*, Coloniae Aggripinæ : Apud Franciscum Metternich, 1700, p. 497.

2. Jacob Pignatelli, e Cryptaleis in Salentinis Sacræ Theologiæ, ac J. U. Doctoris, *Consultationes canonicæ, in quibus præcipuæ controversiæ, quæ ad Sanctorum Canonizationem, ac Sacros Ritus; ad Sac. Concilium Tridentinum; ad Episcopos, & Regulares; ad Immunitatem, Libertatem, Jurisdictionem Ecclesiasticam, ac hujusmodi alia potissimum pertinent; non solum ex utroque Jure scripto, sed etiam ex Sacrarum Congregationum Decretis, Rebus Judicatis, Placitis, atque Consultis, ex Prudentum Responsis, ex Moribus receptis, breviter ac perspicue dirimuntur*, Gabrielis & Samuelis de Tournes. Marulic est cité en plusieurs endroits : tomus quartus (Venetiis, 1704) p. 86; tomus quintus (Venetiis, 1704) p. 76; tomus septimus (Lugduni, 1718) pp. 91 et 169; tomus nonus (Coloniae Allobrogum, 1700) p. 312.

Le Trinitaire Jacques Bourgeois (1516-1600), Provincial de l'Ordre de la Sainte Trinité à Douai, cita Marulic dix-sept fois dans un livre destiné à confirmer la croyance en la Présence réelle¹. Le Père Bourgeois a puisé dans le chapitre 12 du livre 4 de *l'Institutio, De Sacrosancta Communione*. C'est par ailleurs à Douai que fut publiée la première traduction française de *l'Institutio* de « Marc Marulus, personnage fort devot & de grand sçavoir », *Le thresor des faictz et dictz memorables des hommes illustres du vieil et nouveau testament*².

Le fougueux Ligueur Jean Boucher (1548-1646), docteur en théologie et recteur de la Sorbonne, cita Marulic dans ses *Sermons de la simulée conversion, et nullité de la pretendue absolution de Henry de Bourbon, Prince de Bearn*³. L'éditeur de

1. R. P. F. Jacques Bourgeois, Provincial de l'Ordre de la Sainte Trinité & Redemption des Captifs, *Exemples des plus illustres miracles demontrez par un singulier benefice de Dieu en la Sacree Eucharistie, pour la confirmation de la reelle presence du Sacré Corps & Sang de nostre Seigneur Jesus Christ au Sacrement de l'Autel, Tirez des saints et anciens Docteurs de l'Eglise Catholique & Romaine, & autres Auteurs dignes de Foy*, Arras : Gilles Bauduyn, 1600.

2. *Le thresor des faictz et dictz memorables des hommes illustres du vieil et nouveau testament, pour servir d'exemples à bien & saintement vivre avec un Traicté tres-excellent du Jugement dernier*, recueillis premierement en six livres Latins, par Marc Marulus, personnage fort devot & de grand sçavoir, depuis mis en François par Paul du Mont, Douysien, Douay : Imprimerie de Jean Bogart, 1585.

3. M^e Jean Boucher, docteur en Theologie, *Sermons de la simulée conversion, et nullité de la pretendue absolution de Henry de Bourbon*,

ces sermons, Guillaume Chaudière, avait publié en 1587 la deuxième traduction française de l'*Institutio* « du bon père Marc Marule homme zelé, & de grande doctrine » sous le titre *Les Vies, faicts et dictz memorables des saincts et saintes, tant du vieil que du nouveau Testament*¹.

Un autre partisan de la Sainte Ligue, le Père Pierre Crespet (1543-1594) cita et recommanda l'*Institutio* dans son livre dédié au duc de Guise, *Trois livres du Saint Amour de Dieu et du pernicieux amour de la Chair, & du Monde*².

Prince de Bearn, à S. Denys en France, le Dimenche 25. Juillet, 1593, Paris : G. Chaudiere, R. Nivelles & R. Thierry, 1594, pp. 104-105.

1. *Les Vies, faicts et dictz memorables des saincts et saintes, tant du vieil que du nouveau Testament : par Exemple desquels un chacun pourra apprendre à saintement vivre, afin de parvenir à la beatitude eternelle : le tout avec tesmoignages des saintes Escritures, mises en François du Latin du bon pere Marc Marule homme zelé, & de grande doctrine, par R.P. en Dieu Geoffroy de Billy, Abbé de S. Vincent lez Laon, Paris : Guillaume Chaudière, 1587.*

2. Venerable Pere F. P. Crespet, Prieur du Convent des Celestins de Paris, *Trois livres du Saint Amour de Dieu et du pernicieux amour de la Chair, & du Monde*, Paris : Guillaume de la Noüe, 1590, dédié à Monseigneur le Duc de Guise. Marulic est cité aux pages 404, 408 et 526. Par exemple, p. 408 : « De ceux qui ont aymé leurs ennemis » : « si vous en voulez voir de plus exprés exemples, Marulus en fournira un bon nombre, libre 3. *De bene vivendi institutis* Chapitre 3. ou il traicte *De charitate erga inimicos*, qui ont practiqué exactement le commandement de la loy, de ne faire tort à rien qui appartienne à son ennemy, voyre de luy ramener son beuf si on le

Le Jésuite belge Antoine d'Averoult (1554-1614), zélé restaurateur des saintes images brisées par les Calvinistes en Artois, a utilisé l'*Institutio* dans ses *Flores Exemplorum*¹.

Un autre Jésuite, le Révérend Père Philippes d'Outreman (1585-1652) cita l'*Institutio* dans son *Vray pedagogue chrestien*², « excellent livre pour les sots³ » au jugement de Voltaire, mais dont plus de cinquante éditions attestent l'intérêt et l'importance.

trouvoit esgaré. »

1. R. P. Antonius Davroultius, Societatis Iesu Sacerdotus, *Flores Exemplorum, sive Catechismus Historialis*, Coloniae Agrippinae : Apud Ioannem Kinchium, 1624 ; Marulic est cité aux pages 114, 116 et 125 dans cette édition. L'édition de 1614 (*Catechismus historicus: sive Flores exemplorum*, Coloniae Agrippinae : Apud Ioannem Kinckium sub Monocerote) cite Marulic aux pages 51, 56, 61, 85, 92, 111, 124, 125, 138, 179, 181, 185, 194, 201, 228 et 262.

2. R. P. Philippes d'Outreman, *Le vray pedagogue chrestien, nouvellement mis dans la pureté de la Langue Françoisé, à l'instance des Curez, Vicaires, & Cathéchistiques Missionnaires, contenant en trois Parties les Pointcs principaux de la Perfection Chrestienne*, reveu, corrigé, & augmenté par R. Coulon Bachelier, Curé de Ville-Juifve les Paris, & Prestre Missionnaire, et depuis reveu, corrigé & augmenté en cette dernière Edition, par un Pere de la mesme Compagnie, Lyon : chez François Labottiere, 1666, pp. 85, 89, 275.

3. *Cœuvres complètes de Voltaire*, Paris : Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1860, tome 13, p. 243.

Le chanoine François Arnoulx, dominicain, a rapporté un passage de l'*Institutio* de « Marule, Auteur riche en exemples¹ » dans *La poste royale du paradis* (1635). Arnoulx écrivit également *L'Hercule chrestien, contenant la tyrannie que le péché exerce sur les humains, la destruction de son empire faite par Hercule, avec le moyen de s'affranchir des peines qu'il a fait mériter* (Lyon : P. Rigaud, 1616), titre que n'aurait peut-être pas approuvé Marulić, auteur du *Dialogue sur Hercule vaincu par les fidèles du Christ*.

Le Lorrain Jean Ruyr (1560-1645), chanoine de Saint-Dié, cita dans ses *Recherches des saintes antiquitez de la Vosge* ce que « Marc Marule de Spalate² » rapporte de l'austérité du lit de sainte Odile (Liber I, Cap. X : *De vigiliis et somno et stratu*). Ruyr, élevé avec les classiques païens, l'a regretté plus tard : dans *Les Triomphes de Pétrarque* (Troyes : Cl. Garnier, 1588), « le bon Ruyr invoque toutes les divinités du paga-

1. François Arnoulx, Chanoine en l'Eglise cathedrale de Riez en Provence, *La poste royale du paradis, contenant les merveilles que Dieu fit en l'estat d'innocence, & les cruels & griefts tourmens que les Martyrs ont enduré à la conqueste du Ciel : Tres utile à un chacun pour heureusement s'y rendre : Recueillie des sacrez Docteurs qui curieusement en ont traité*, Lyon : Nicolas Gay, 1635, p. 356.

2. Jean Ruyr, Charmesien, Chantre & Chanoine de L'Eglise insigne de Saint Diey, *Recherches des saintes antiquitez de la Vosge, Province de Lorraine, reveües, corrigées & augmentées depuis la première Edition*, Espinal : Ambroise Amb., 1634, p. 169.

nisme pour les solliciter d'anéantir les vers profanes de sa jeunesse¹ ». Est-ce sous l'influence de Marulic ?

Arrêtons-là cette énumération nullement exhaustive, mais qui suffit à démontrer que plusieurs générations de prêtres, de missionnaires et de docteurs ont connu et puisé dans les œuvres d'un laïc croate, ce qui est assez extraordinaire et atteste de l'importance de l'œuvre de Marulic et notamment de l'*Institutio*. La diffusion ne s'est toutefois pas limitée aux catholiques militants, ce qui est aussi fort remarquable.

Le protestant Charles Ancillon (1659-1715) par exemple, dans son curieux *Traité des eunuques*, réfère le lecteur désireux de connaître des époux qui vécurent dans la chasteté parfaite à l'*Institutio*².

Le Luthérien Israel Murschel (1596-1657) osa recruter le très orthodoxe Marulic dans son brûlot anti-papal *Fatorum Romæ papalis apocalypsis*³. Prétendant que l'on devient Pape

1. *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris : L.-G. Michaud, 1847, tome 80, p. 217.

2. M*** D*** (Charles Ancillon), *Traité des eunuques, dans lequel on explique toutes les différentes sortes d'Eunuques, quel rang ils ont tenus, & quel cas on en a fait, &c.*, 1707, p. 49 : « Si quelqu'un veut en voir un plus grand nombre, qu'il lise le chapitre septième du Livre quatrième de Marule ».

3. Israel Murschel, *Fatorum Romæ papalis apocalypsis*, Argentorati (Strasbourg) : sumptibus Caspari Diezelii, 1634, p.85 : « Id liquet è modo ingressus in Papatum. Quidam n. i. per vim 2. qui-

par la force, la fraude, la simonie ou la magie, Murschel cita Marulić qui déplorait l'habileté et la témérité de ceux qui briguent le pontificat. Le Luthérien omit de rapporter la suite : Marulić proposait en exemple saint Célestin V, qui fut pape contre son gré et abdiqua volontairement après six mois de règne.

Marko Marulić était donc largement connu à travers ses œuvres pendant près de deux siècles, puis tomba dans un oubli immérité au début du XVIII^e siècle. Un nouvel intérêt pour le père de la littérature croate se développa dans les années 1980, grâce à l'édition des œuvres complètes de Marulić et aux *Colloquia Maruliana*¹, conférences annuelles qui se tiennent depuis 1992 à Split (Croatie), ville natale de Marulić. À Split également était fondé en 1995 le centre Marulianum, dirigé par Bratislav Lučin, dont la mission est l'étude de Marulić et de son cercle humaniste. Pour ce qui est des travaux en langue française, de très nombreux articles et

dam *per technas, sive fraudes* 3. quidam per *Simoniam* 4. quidam per *artes Diabolicas* Papatum invasère. Quo de in genere conqueritur Marc. Marulus Spalatensis parte I. dict. & fact. c. 6. p. 42. *At nunc, inquit, quibus artibus is honos ambitur, quave aditur temeritate, dolendum magis quam dicendum puto. Sed ut nihil aliud pro vero affirmare ausim, neminem tamen ætas nostra ex iis qui eliguntur, vidit recusantem.* » La citation est extraite de l'*Institutio, Liber I, Caput VI : De dignitatibus non concupiscendis.*

1. <http://hrcak.srce.hr/colloquia-maruliana>.

quelques traductions furent écrits par le professeur Charles Béné (1919-2005).

Il existe toutefois fort peu de versions françaises des œuvres de l'humaniste spalatin. *L'Institutio* n'a pas été traduite depuis 1587. Nous nous proposons d'en entreprendre une nouvelle traduction, dont nous présentons ici la dédicace à Jerolim Cipiko (Hieronymo Cippico), chanoine et archidiaque de l'église métropolitaine de Split, le prologue et le premier chapitre. Quant au titre lui-même, *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum*, nous l'avons traduit en *Institution pour mener une bonne vie d'après les exemples des saints*, où institution est à prendre dans le sens d'enseignement ou d'instruction.

Notes

L'édition latine de référence du *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum* est celle des œuvres complètes de Marulić éditées par le Cercle littéraire de Split : *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum*, préparé, traduit en croate et commenté par Branimir Glavičić, trois volumes, Split : Književni krug Split, 1986-1987. *L'Institutio* est également disponible en format électronique sur le site CroALa (*Croatiae auctores Latini*) : <http://ffzg.hr/klafil/croala/cgi-bin/navigate.pl?croala.98>.

Glavičić a récemment publié une traduction en un volume : Marko Marulić, *Upućivanje u čestit život po primjerima svetaca*, traduit, commenté et préparé par Branimir Glavičić, Zagreb : Nakladni zavod Globus, 2010. Nous avons compa-

ré notre traduction avec cette dernière et signalerons en note les différences. La mention « Traduction de Glavičić » se rapportera à cette édition de 2010.

Google a numérisé l'édition anversoise de 1601 (<http://books.google.ca/books?id=wTh2WstoBUoC>), ainsi que la traduction italienne éditée à Venise en 1580 : *Opera di Marco Marulo Da Spalato circa l'Institutione del buono, e beato vivere, secondo l'esempio de' Santi, del Vecchio e Nuovo Testamento, tradotta in lingua toscana da Maestro Remigio Fiorentino del ordine de' Predicatori* (<http://books.google.ca/books?id=j-BU7arGRjYC>).

Les traductions de la Sainte Écriture sont tirées de *La Sainte Bible, texte de la Vulgate, traduction française en regard*, 25 volumes, Paris : P. Lethielleux, 1871-1890.

Abréviations

Pour chaque saint mentionné par Marulić, nous indiquons en note les recueils où l'on peut trouver plus de détails. On lira de préférence les Bollandistes pour leur saine critique.

ET *Encyclopédie Théologique*, publiée par l'abbé Migne en cinquante volumes in-4°, aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge. Le *Dictionnaire hagiographique* occupe les tomes 40 et 41, édités en 1850.

LD Jacques de Voragine, *La légende dorée*, traduite du latin et précédée d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. (Gustave Brunet), Paris : Librairie de Charles Gosselin, 1843 (deux tomes).

PB Monseigneur Paul Guérin, *Les Petits Bollandistes*, septième édition, Paris : Bloud et Barral, libraires-éditeurs, 1876 (dix-sept tomes).

SPB R. P. Dom Paul Piolin, *Supplément aux vies des saints et spécialement aux Petits Bollandistes*, troisième édition, Paris : Bloud et Barral, libraires-éditeurs, 1876 (trois tomes).

**Institution
pour mener une bonne vie
d'après les exemples des saints**

Marko Marulić
au très digne révérend Père dans le Christ
Jerolim Cipiko, versé dans le droit divin et humain,
chanoine et archidiacre
de l'église métropolitaine de Split,
salutations

Ce que certains ont fait en exposant les histoires des païens, il m'est venu à l'esprit, en relisant la vie des saints, de tenter la même chose, à savoir d'en extraire des exemples de vertus et de les proposer à imiter à ceux qui désirent ardemment être saints eux-mêmes, principalement parce que la nature veut que l'âme humaine soit davantage mue par l'exemple, plutôt que par l'instruction et les leçons, à affronter des occupations plus pénibles. On se prépare en effet plus volontiers et plus résolument à une tâche dont on sait qu'elle est faite souvent par autrui, plutôt que conseillée. Personne ne se résoudrait à pratiquer ordinairement la pauvreté, l'humilité, la chasteté, les veilles, les jeûnes et le reste des autres grandes fatigues corporelles, quand bien même tous les hommes en feraient grand cas, s'il ne se trouvait personne qui les eût pratiqués auparavant. Et, pensant que personne n'a de forces suffisantes pour un tel fardeau, on dirait à ceux qui exhortent : Hypocrites, pourquoi chargez-vous sur mes épaules ce que vous-mêmes ne voulez toucher du doigt ? J'entends des conseillers, je ne vois pas d'ouvriers. Faites vous-mêmes d'abord ce que vous prescrivez, pour que je ne le juge pas aussi difficile à faire qu'il paraît, et afin que je crois que c'est aussi utile que vous l'affirmez pour celui qui le fait. Si je

ne vois pas clairement en vous les faits correspondre aux paroles, je penserai non pas qu'on s'occupe de moi, mais qu'on se moque de moi. Il apparaît ainsi suffisamment, Jerolim, homme remarquable et révérend dans le Christ, combien nous devons à ceux qui les premiers ont pratiqué les vertus de façon telle qu'ils ont découvert à tous les autres la possibilité de les embrasser et leur ont montré, par leur exemple, par quel moyen et par quelles pratiques ils peuvent acquérir la vraie gloire. Et à ce sujet je n'admire certainement pas, comme beaucoup, ces anciens Romains ou Grecs ou autres adoreurs de vaines divinités¹, ignorant la voie de la vérité, chez qui rien de parfait ne peut exister, mais les Juifs d'abord, ensuite les nôtres, c'est-à-dire les Chrétiens, qui, croyant au Dieu unique, n'ont ni estimé impossible à faire ce qu'il prescrivait, ni hésité à l'accomplir. Qu'ils suivent donc, ceux qui voudront, les Caton, les Scipion, les Fabricius, les Camille, qu'ils imitent Socrate, Pythagore, Platon et les autres professeurs de la sagesse humaine, quant à nous, appliquons-nous à apprécier et égaler les exploits et les mœurs des patriarches, des Pères et des prophètes, du Christ et des apôtres, des saints des deux Testaments, pour acquérir les récompenses éternelles de la béatitude qu'ils ont eux-mêmes obtenues. Et

1. En latin : « *priscos illos uel Romanos uel Gręcos uel alios inanium deorum cultores* ». Traduction inexacte de Nikolina Jovanović dans *The Marulić Reader*, édité par Bratislav Lućin, Split : Književni krug Split et Hrvatski Svjetski Kongres, 2007, p. 37 : « *those ancients who venerated Roman or Greek or any other empty gods* ».

abandonnons absolument ceux qui, consacrant toute leur activité et tout leur labeur à chercher à obtenir une gloire humaine, ont péri entièrement dans les ténèbres de l'erreur, éloignés de la vraie sagesse. Ils ont en effet tenté de tracer par eux-mêmes la voie qui mène à la béatitude et ne l'ont pas vue clairement montrée par le créateur et le dispensateur de la béatitude lui-même, Dieu. C'est pourquoi ils n'ont pu parvenir là où ils voulaient, trompés par une hallucination mentale. Ceux qui se sont vraiment attachés à s'appuyer sur les enseignements divins plutôt qu'humains et à suivre et embrasser une philosophie non terrestre mais descendue du ciel, sont montés au ciel, d'où elle venait. Ils ne pouvaient en effet pas se tromper, car celui qui seul ne se trompe ni n'est jamais trompé leur montrait la voie. C'est pourquoi ils ont également obtenu cette même gloire humaine qu'ils repoussaient et fuyaient, et une gloire bien plus grande que celle de ceux qui l'ont recherchée. En effet, quel que fût le degré d'admiration de l'antiquité pour ces chasseurs de faveur populaire, l'Église universelle célèbre bien plus les nôtres maintenant, occupée chaque jour par leurs panégyriques et louanges, et elle ne doute aucunement qu'ils vivent avec Dieu dans les demeures célestes. Il s'ensuit qu'ils sont à la fois considérés bienheureux là-haut parmi les anges et grands et illustres ici-bas parmi nous. C'est à eux que sont consacrés les autels et les temples, ce sont leurs statues qui sont dressées partout, leurs actes et leurs paroles sont proclamés par tous à travers le monde, ils sont exaltés par tous, leurs ossements sont honorés sur terre, leurs âmes exultent au ciel, leurs miracles, tantôt anciens, tantôt récents, sont racontés,

non sans beaucoup d'étonnement, comme ayant dépassé toutes les forces et toutes les limites de la nature. En effet, en ce qui concerne premièrement l'intégrité de la vie, y a-t-il jamais eu chez quiconque autant de constance, de foi, de tempérance, de grandeur d'âme, de justice, de mansuétude, de miséricorde, de libéralité, qu'il en a existé chez eux ? Pour obéir à Dieu, ils n'ont cédé à aucune menace des tyrans, ils n'ont pu être corrompus par aucune largesse ni séduits par aucun charme voluptueux, et aussi longtemps qu'ils tenaient bon pour la vérité, ils ont méprisé des supplices effroyables et la mort elle-même. Ils suppliaient Dieu pour le salut de ceux qui les tuaient, ils préféraient pardonner plutôt que tirer vengeance de l'injustice et combattre contre des ennemis mortels par des bienfaits plutôt que désirer la vengeance. En outre les uns ont persévéré dans un dessein perpétuel de virginité, les autres de chasteté et de continence. Ils ont prodigué possessions et riches patrimoines, en un mot tout leur pécule, pour secourir la pauvreté d'autrui, préférant toujours la piété au luxe et la pauvreté aux richesses, afin de pouvoir conquérir plus facilement les choses célestes, une fois débarrassés des terrestres. Bref, ils n'ont épargné aucune peine par laquelle ils croyaient servir Dieu. Par conséquent ils ont été si grands auprès de lui qu'il leur a accordé le pouvoir de guérir toute maladie, de rappeler les morts à la vie, de comprendre les mystères, de prédire l'avenir, de commander aux démons et de faire ce que personne parmi les hommes ne peut faire, sauf si Dieu est avec lui. Que soient donc passées sous silence la puissance des plus riches rois d'antan et la force des hommes les plus forts ! Nos miséreux ont pu davantage. Que

soit passée sous silence la subtilité des philosophes ! Seuls ceux qui ont cru en Dieu ont recherché la vérité avec soin. Que la gloire des uns et des autres garde le silence ! Les serviteurs du Christ en ont atteint une plus éclatante et plus durable, et dont nous ne pouvons ni appréhender la grandeur ni mesurer la largeur. C'est pourquoi ce n'est pas par hasard que nous proposons à tous d'imiter ceux-là seuls que nous estimons avec raison être préférables à tous. Je t'envoie donc maintenant en cadeau et je t'offre avec plaisir ces quelques travaux de nos nuits à leur sujet, ô le meilleur de tous nos amis, aussi honorable qu'aimable ; d'une part parce que je sais qu'il n'y a rien que vous ne preniez plus souvent en main et que vous ne lisiez plus avidement que ces écrits qui sont édités à la louange de Dieu et de ses saints¹, d'autre part parce que je n'espère pas pouvoir vous donner une plus grande marque de reconnaissance pour votre très grande bienveillance et vos bienfaits sans nombre envers moi. Vous y lirez peut-être ce que vous avez souvent lu ailleurs, mais vous y trouverez plus de plaisir lorsque vous regarderez attentivement et que vous considérerez que les vertus s'accordent d'une manière adéquate, je crois, par genres, et que celles qui sont rapportées de tous côtés et çà et là chez les auteurs, y sont réunies en ordre, abrégées et aussi, je le dis hardiment, rapportées avec plus de subtilité. Les actions et les œuvres

1. L'édition anversoise de 1601 porte « *ad Dei Sanctorumque eius laudem* ». L'édition de référence du Književni krug Split ainsi que celle du site CroALa omettent le *laudem* : « *ad Dei sanctorumque eius* », bien que la traduction croate de Glavičić le suppose.

d'un très grand nombre de saints sont citées dans un seul précepte, et des titres indiquent les catégories de préceptes sommairement répartis. Le même exemple se trouve en de nombreux endroits puisqu'il convient parfois à plusieurs préceptes, à cause de la parenté et de l'affinité des vertus. Si vous surprenez quelque faute dans les arrangements, explications ou dissertations, remettez l'ouvrage sur votre enclume, appliquez-y votre lime, et corrigeant et polissant, faites que mon petit présent soit vu comme étant digne non pas tant du donateur que de celui qui le reçoit. Que le public le reçoive par vous, qu'il ne craigne pas d'arriver dans d'autres mains par vous, que personne ne doute que c'est par vous qu'il s'arrête dans le cirque et qu'il s'avance au milieu du théâtre. Il ne craindra aucune morsure de la jalousie ni aucune huée s'il mérite d'abord votre applaudissement. Et qui en effet osera blâmer un ouvrage auquel vous aurez mis la dernière main, vous qui vous distinguez par l'intelligence et l'éloquence, qui excellez dans la science des droits humain et divin, qui ne vous élevez pas peu par la dignité ecclésiastique, qui brillez de l'éclat de l'ancienne famille Cipiko et qui surpasses la noblesse de la famille par la vertu de l'âme, en un mot que tous, les hommes de rang le plus élevé comme de rang moyen et de rang le plus bas, aiment, respectent et honorent ? Ou bien, si absolument rien n'est à tous égards parfait à tel point qu'il ne puisse éviter la malveillance des hommes méchants et que le moqueur Sanaballath ne puisse manquer aux bâtisseurs des murs de Jérusalem, il me suffira que ce que j'ai rédigé n'ait pas déplu à vous et à vos semblables. En attendant, je supplierai Jésus-Christ notre Sei-

gneur et Dieu pour que, comme il a aidé les saints à le suivre, il nous aide à les imiter, afin que, accueillis avec eux dans le sein de cette ineffable divinité, nous conquérions enfin le fruit du repos éternel, après avoir enduré les travaux de cette vie.

Adieu !

Prologue

Il m'a paru valoir la peine de transcrire brièvement, après l'avoir collecté pièce par pièce, ce que les histoires ecclésiastiques ont raconté avec plus de développement des hommes de Dieu, pour me réveiller, moi qui suis encore engourdi par la paresse, par des thèmes de vertus évangéliques, c'est-à-dire par des exemples de perfection chrétienne, pour animer davantage ceux qui sont éveillés et alertes afin qu'ils ne se lassent point, pour rendre aussi les autres plus prudents afin que, bien qu'ils soient bons et saints, ils ne croient pas facilement ce que la renommée populaire dit à leur sujet. Combien en effet la louange des mortels est dangereuse aux humbles serviteurs du Christ, ils le comprendront clairement lorsqu'ils auront lu que ce n'est pas pour une autre raison que certains ont quitté les monastères, pénétré dans d'immenses déserts et habité pendant de très nombreuses années dans des contrées accessibles aux seules bêtes sauvages. Vous donc, ô Dieu, qui gouvernez toutes choses par un signe, soyez mon soutien, inspirez-moi lorsque je dicte, assistez-moi lorsque j'écris, dirigez mon esprit, mes paroles, ma main, ma plume, pour qu'on ne puisse nulle part démontrer que je me suis éloigné de ce qui vous agréé. Quant à vous, Fils de Dieu, Dieu le Christ, affermissez complètement par votre grâce l'esprit et le cœur de ceux qui liront ceci de telle sorte qu'ils désirent égaler vos disciples, qu'ils en soient également capables et que, enflammés par le culte de vous seul, ils parviennent enfin jusqu'à vous par les mêmes traces qu'eux. Mais puisque vous avez prescrit à ceux qui veulent vous suivre de tout abandonner d'abord, commençons de préfé-

rence à parler de ceux qui ont renoncé à des biens plus immenses, afin que ceux qui jouissent d'une fortune aussi abondante aient présents à l'esprit ceux qu'ils doivent imiter, et pour que ceux qui possèdent ou ont possédé de plus maigres richesses en soient moins alourdis, qu'ils les dépensent ou qu'ils les aient déjà dépensées pour l'amour de votre nom.

Livre I

Chapitre I

Du mépris des biens terrestres pour le Christ

Tout d'abord, il convient que le commencement de notre ouvrage soit bâti sur les mêmes fondements que l'Église Chrétienne. Le publicain Matthieu¹, lorsqu'il fut appelé par le Christ, abandonna aussitôt le bureau de percepteur et préféra aux lucratifs impôts le dénuement en fréquentant les apôtres. Barthélémy², célèbre descendant des rois de Syrie, ne dédaigna pas lui non plus d'être mis au nombre des pêcheurs pour plaire au Christ et, dans l'espoir du royaume céleste, préféra servir plutôt que commander sur terre et souffrir les persécutions plutôt que jouir des honneurs du siècle.

Je laisse maintenant de côté les autres hommes de ce rang, non parce qu'ils furent moins constants à mépriser les biens, mais parce qu'il est manifeste qu'ils étaient faibles et impuissants avant l'apostolat, Dieu ayant alors choisi ce qui est insensé et débile pour confondre ce qui est sage et fort. Il est cependant très vrai que ceux qui ne se sont rien réservé ont

1. PB II, p. 287.

2. PB IO, p. 168.

eux aussi abandonné beaucoup de choses. C'est d'ailleurs pour cela que, abandonnant le bateau de pêcheurs et les filets qu'ils raccommodaient, ils dirent hardiment : *Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous*¹ ? Et ils méritèrent de recevoir la réponse du Seigneur : *En vérité je vous dis que vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération le Fils de l'homme siègera sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël*².

Tantôt assurés de la réalité de cette promesse, tantôt enflammés par son ampleur, Marie³, Marthe⁴ et Lazare⁵ avaient partagé entre eux l'héritage, et le sort ayant fait échoir la ville de Magdala à Marie, Béthanie à Marthe et une partie de la ville de Jérusalem à Lazare, ils divisèrent et vendirent tout après l'Ascension, puis jetèrent l'argent à terre aux pieds des Apôtres pour pouvoir élever leurs cœurs vers le ciel où ils avaient déjà contemplé le Christ les précéder. Luc atteste dans les Actes des Apôtres que c'est avec empressement que ce désir était observé à l'époque par les fidèles : *Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble, et ils avaient toutes choses en commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les dis-*

1. Matth. 19, 27.

2. Matth. 19, 28.

3. PB 8, p. 583.

4. PB 9, p. 93.

5. PB 14, p. 340.

tribuaient à tous selon le besoin de chacun¹. Et encore : *La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne disait de ce qu'il possédait que c'était à lui, mais toutes choses étaient communes entre eux*². Et peu après : *Tous ceux qui possédaient des champs et des maisons les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon ses besoins*³. Il ajoute encore que Joseph⁴, surnommé Barnabé, vendit le champ qu'il possédait et, méprisant l'argent⁵, le déposa aux pieds des Apôtres pour pouvoir évidemment acquérir ce champ de l'Évangile dans lequel est caché le trésor du royaume des cieux.

Rapportons maintenant point par point ceux qui ont suivi leurs traces !

1. Actes 2, 44-45.

2. Actes 4, 32.

3. Actes 4, 34-35.

4. ET 40, col. 350-353.

5. « *agrum, quem habebat, uendidisse pecuniamque apostolorum conculcandam pedibus apposuisse.* » Traduction de Glavičić : « *stavio novac pred noge apostolima da ga gaze* » (p. 14), soit « il déposa l'argent aux pieds des apôtres pour qu'ils le piétinassent ». Nous pensons que l'adjectif verbal *conculcandam* n'exprime pas de but comme l'entend Glavičić. Les *Actes des Apôtres* (4, 36-37) ne mentionnent d'ailleurs pas ce piétinement des Apôtres.

Avant d'être pape, Grégoire¹ était sénateur de Rome et puissant non moins par les richesses que par la noblesse. Il bâtit à ses frais six monastères en Sicile et un à Rome, celui-ci avec ses maisons paternelles et ancestrales et dans lequel il se consacra lui-même après avoir distribué personnellement aux indigents ce qui était resté de ses biens. Il y mena une vie de moine, devenu humble de noble qu'il était et de riche pauvre, jusqu'à mériter d'être promu malgré lui au sommet du pontificat de l'accord commun des pères² et du peuple, lui qui fut promu bien plus glorieusement au ciel par le Seigneur, pour l'amour de qui il avait prodigué ses biens terrestres.

On dit que Nicolas³, évêque de Myre, alors qu'il était fils unique de son père et de sa mère à Patare, ville de Lycie, et qu'un héritage suffisamment considérable et avantageux lui était échu, brûlait du même désir de distribuer des richesses. Il n'agitait rien dans son esprit plutôt que de faire la volonté de Dieu seul et de se dévouer à lui plus facilement et plus librement, après avoir vendu ses biens pour nourrir les pauvres. Le fait qui mérite le plus d'être rappelé est le suivant. Alors qu'un voisin, dans une indigence qui pousse au crime, avait résolu de se procurer à manger en prostituant les corps de ses trois filles, il s'approcha de sa maison au milieu de la

1. PB 3, p. 360.

2. Il s'agit des sénateurs de Rome.

3. PB 14, p. 83.

nuit pour faire l'aumône en cachette et jeta assez d'or par la fenêtre pour à la fois établir honnêtement les vierges et éviter au père lui-même d'en venir à la perspective de se nourrir par une injustice. Parce qu'il avait sagement distribué ses propres biens, ceux de l'Église furent confiés à Nicolas et il fut élu évêque de Myre par un effet de la volonté divine. Et après les travaux très passagers de cette vie, il fut appelé au repos éternel sur ces paroles du Seigneur : *Bien, serviteur bon et fidèle, parce que tu as été fidèle en de petites choses je t'établirai sur de grandes; entre dans la joie de ton maître*¹.

Abraham l'Égyptien², dont les parents étaient déjà fatigués par l'âge, n'attendit pas non plus de recevoir un héritage non moins grand, mais, étant sans rien, il partit dans la solitude et se construisit une cellule. Puis, alors que ses parents étaient morts et qu'il était destiné à s'approprier un patrimoine constitué de si grandes richesses, il en fit si grand cas qu'il ne sortit pas de sa cellule. Il fit en outre, par l'intermédiaire d'un procureur, de telle sorte que rien ne lui resta mais que tout l'argent de la vente du patrimoine fut distribué à la foule des mendiants, aux veuves et aux pupilles. Il méprisa donc les richesses à la fois lorsqu'il ne les avait pas, et ne les prit pas en considération lorsqu'il les avait, mais il les confia à un autre pour les prodiguer, estimant que la pauvreté du Christ constitue de plus grandes richesses.

1. Matth. 25, 23.

2. Abraham de Menouf. PB 12, p. 655.

D'après ce que le divin Jérôme a écrit à son sujet, Hilarion¹ de Palestine, après la mort de ses parents, donna généreusement une partie de l'héritage pour la subsistance de ses frères et une partie aux pauvres, ne s'étant réservé absolument rien et s'étant rappelé la parole de Dieu : *Quiconque [parmi vous] ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple*². Or il avait quinze ans lorsqu'il s'engagea ainsi dans la solitude, sans rien et armé dans le Christ, ses membres couverts seulement d'un sac et d'un manteau de peau.

Benoît³, cet abbé qui a écrit les règles de vie que les moines suivent ordinairement aujourd'hui, fut envoyé par ses parents, encore imberbe et presque enfant, de Nursie à Rome pour perfectionner son intelligence dans les disciplines libérales. Méditant des pensées supérieures aux habitudes de cet âge et divinement inspiré, il abandonna les études littéraires, Rome même et ses parents et vécut solitaire, préférant la prière aux études, le désert à Rome et le Christ à ses parents.

Il me semble que Nivard⁴, le frère de Bernard⁵ de Clairvaux, est digne d'une même admiration. Après avoir vu Ber-

1. PB 12, p. 486.

2. Luc 14, 33.

3. PB 3, p. 570.

4. SPB 1, p. 346.

5. PB 10, p. 50.

nard et tous ses autres frères abandonner son père Tércelin¹, sa mère Aleth² et lui-même et aspirer à la religion, il préféra suivre ceux qui portaient plutôt que rester dans la maison paternelle, futur héritier en totalité. En effet ceux qui portaient lui dirent, à lui petit enfant qui jouait parmi ses égaux sur la place publique : Nivard, frère, maintenant la totalité du patrimoine te revient à toi seul. De fait nous te cédonz tout droit et nous suivons le Christ. Alors lui-même : Vous posséderez donc le ciel, dit-il, et moi la terre ? Et sans retard il entra au monastère à leur suite pour obtenir les richesses célestes avec ses frères plutôt que les richesses terrestres en restant avec ses parents.

Mais que dirai-je de ceux qui se sont unis par le mariage de telle sorte qu'on croirait qu'une si sainte conduite³ n'est pas moins accessible aux époux ? Germain⁴ d'Auxerre, préfet de Bourgogne et instruit entre tous dans les arts libéraux, fit avec sa femme un même vœu de chasteté et de religion, dé-

1. ET 41, col. 1080.

2. PB 4, p. 199.

3. « *sanctę conuersationis aditum* ». Traduction de Glavičić : « *pristup u društvo svetih* » (p. 16), soit « l'accès à la compagnie des saints ». Marulić parle dans ce chapitre des conversions qui ont amené des fidèles à tout abandonner pour suivre le Christ, c'est pourquoi nous préférons traduire *conuersationis* par « conduite » plutôt que par « compagnie ».

4. ET 40, col. 1173-1177.

posa en outre la magistrature, dépensa pour les pauvres toutes les richesses qu'il pouvait posséder grâce à cette dignité et ne se laissa rien du tout, satisfait d'une tunique, d'une cape et d'un cilice pour gagner le Christ.

Gallican¹ aussi, général de l'armée romaine, après avoir vaincu les Scythes, les Daces et les Thraces, reçut pour épouse en tant que vainqueur Constantia², fille de Constantin Auguste, qui lui avait été promise en mariage. Converti par elle et devenu Chrétien, il jeta immédiatement à terre les insignes de sa dignité, repoussa le métier de soldat, et tout ce qu'il avait acquis grâce aux soldes d'un très grand nombre d'années et à ses victoires devint brusquement le soutien des faibles. Finalement, quittant intacte sa fiancée vierge, qui était remarquable de beauté et, ce qui est plus grand, fille de l'empereur, il s'engagea, humble, pauvre et chaste par un vœu de religion. Et il ne fut pas aussi magnifique en vainquant des ennemis qu'en méprisant l'honneur, les richesses et les plaisirs qu'il avait obtenus. Cela est en effet de l'homme, ceci est au-dessus de l'homme.

Mais il ne faut pas négliger par le silence Léonard³, Gaulois de nation. Tenu au premier rang parmi les courtisans du roi, il se livra à la religion après avoir abandonné le palais royal et prodigué ses richesses. Devenu moine, il partit en

1. ET 40, col. 1133-1134.

2. PB 2, p. 558.

3. ET 41, col. 251.

Aquitaine et consacra son activité aux prédications, pour recevoir avec certitude du seigneur céleste une récompense plus durable et plus grande pour son service que celle qu'il avait reçue du seigneur terrestre.

Non moins digne de mémoire et notablement plus grand que Léonard, que cela concerne la fortune ou la famille puisqu'il était né en Gaule de souche royale et que ses richesses égalaient sa noblesse, Loup¹, archevêque des Sénon, se présente maintenant à l'esprit. Mais aussi longtemps qu'il se ménageait un trésor inépuisable dans le ciel, il estima que c'était le propre d'un homme non pas tant généreux que prudent que d'avoir volontiers prodigué ses richesses aux pauvres par une pieuse largesse.

Gilles² d'Athènes, lui-même noble d'origine royale, pendant qu'il vivait encore sous la tutelle de son père, donna à un mendiant malade son propre manteau en se dépouillant lui-même (puisque'il n'avait rien d'autre à donner). Dès qu'il l'eut endossé, le malade se leva instantanément bien portant (tant était grand le mérite du miséricordieux donateur). Après avoir reçu la libre possession des biens à la mort de ses parents, il les distribua tous aux pauvres avec une telle résolution qu'il ne les avait pas plus tôt possédés que donnés.

Mais venons-en enfin à ceux qui, renonçant non seulement à leurs propres richesses mais encore aux plus grands

1. PB 10, p. 397.

2. LD 1, p. 371 ; ET 40, col. 1195.

royaumes de la terre, ont été dignes de régner avec le Christ dans les cieux.

Polemius¹, très puissant roi de l'Inde, converti à la foi par les prédications de l'apôtre Barthélémy et baptisé, quitta le pouvoir, s'attacha invariablement à l'apôtre et préféra être son disciple que seigneur de l'Inde.

Josaphat² encore, roi de l'Inde, fils du roi Avenir, embrassa la foi du Christ à l'incitation salutaire de l'ermite Barlaam³. Après s'être occupé scrupuleusement que tous ceux qui étaient sous son autorité fussent renouvelés par la grâce du baptême et après avoir bâti des églises dans tous les quartiers, il déposa la royauté et s'isola dans la solitude, n'apportant rien avec lui sauf la pensée du mépris de la gloire du monde. Comme il ne pouvait toujours pas fréquenter les villes sans être honoré par la foule des hommes, il décida qu'il devait se tenir éloigné, et attaché au même Barlaam il vécut dans le désert appelé terre de Sennaar. Et ainsi celui qu'un palais royal aussi grand qu'une ville pouvait à peine contenir habita la demeure étroite d'une caverne hideuse, et celui qui commandait à tant de peuples et tant de nations obéissait aux préceptes d'un unique avorton.

1. LD I, p. 248.

2. PB 13, p. 646; LD 2, p. 230.

3. PB 13, p. 646.

Les exemples nous engagent cependant non seulement à déposer pour le Christ l'honneur du sceptre que l'on assume, mais aussi à repousser l'honneur qu'on nous offre.

Ainsi Judicaël¹, roi de Bretagne, songeant à mener la vie de moine, voulut remettre la royauté à son frère Josse². Celui-ci aspirant de la même manière au service de Dieu, pour ne pas être contraint à recevoir un jour ce qui lui était offert sans qu'il l'eût demandé, ou plutôt malgré lui, s'échappa de là en cachette et habita solitaire dans une petite et humble cabane construite sur la rive du fleuve d'Authie dans le pays de Ponthieu. Va maintenant, nature mortelle vaine et insensée, cherche le pouvoir par les meurtres et les parricides, ce pouvoir que les hommes très saints ont tenu pour si vil que l'un voulait le déposer, l'autre refusait de le recevoir !

Dans cette catégorie de sainteté les femmes aussi revendent un rang de louange éternelle et une même affection parce que, mues par le même esprit, elles ont montré le même mépris pour les choses terrestres.

Après la mort de son époux Antigone³, Euphrasie⁴ la romaine, de noble famille, puissante par les richesses, à la fleur de l'âge et remarquable de beauté, ne voulut ni épouser

1. PB 14, p. 319.

2. PB 14, p. 242.

3. ET 40, col. 206.

4. ET 40, col. 923-924.

quelqu'un d'autre bien que Théodose Auguste l'en persuadât vivement, ni rester à Rome quoiqu'elle fût sa patrie et la maîtresse du monde, ni posséder de richesses quoiqu'elle le pût très honnêtement. Elle repoussa les prétendants, traversa la mer et vint en Thébaïde. Se fixant en ce lieu, elle dépensa tout ce qu'elle avait apporté avec elle de richesse en partie pour les pauvres, en partie pour les églises, et ne laissa rien ni pour soi ni pour sa petite fille Euphrasie. Bien au contraire, sur le point de mourir, elle lui imposa avec précaution à elle qui restait dans le monastère d'avoir soin que ce qui était resté à Rome fût distribué avec la même générosité.

Dans cette catégorie se présente encore Paule¹ de Rome, et telle qu'il est impossible de la louer aussi dignement que la voix qui l'a louée. Que pourrait-on en effet jamais apporter de plus abondant et de plus élégant à ce que le divin Jérôme écrivait à son sujet ? Mais, en ce qui concerne ce dont nous nous occupons maintenant, voici ce qu'il dit. Paule, noble de famille mais plus noble par la sainteté, puissante autrefois par les richesses mais plus remarquable maintenant par la pauvreté du Christ, rejeton des Gracques, enfant des Scipion, héritière de Paul de qui elle tire le nom, descendante vraie et authentique de Marcia Papyria la mère de l'Africain, préféra Béthléem à Rome et échangea les habitations brillant d'or pour la bassesse de la boue informe. Après son départ de Rome, Jérôme décrit : Elle descendit au port, poursuivie par son frère, ses parents et voisins, et ce qui est plus fort, ses en-

1. PB II, p. 536.

fants, qui désiraient vaincre la très douce mère par la tendresse. On déployait déjà les voiles et le bateau guidé par les rames était tiré au large. Sur la plage, le tout petit Toxoce tendait des mains suppliantes. Rufine qui était déjà nubile, priait en silence avec larmes qu'elle attendît ses noces. Et cependant Paule tendait au ciel des yeux secs, triomphant de la piété filiale par la piété envers Dieu. Elle ignorait qu'elle était mère pour être acceptée servante du Christ. Ô femme de grande âme et digne d'un aussi grand héraut de ses vertus que le fut Jérôme lui-même !

On croit qu'Elizabeth¹, fille du roi de Pannonie, eut le même dessein et une constance non moindre. Son époux, le landgrave, prince de Thuringe, à qui elle avait été donnée en mariage, étant mort lors d'un voyage à Jérusalem, elle fut bannie indignement et traitée injustement par ceux qui avaient reçu sa tétrarchie en héritage, sous prétexte qu'elle avait dissipé les possessions de son mari. En effet, elle n'avait guère été économe dans le don des aumônes, ce qui avait été douloureux pour les cœurs avares. Comme elle leur avait cependant arraché à peine les biens de sa dote (c'était deux mille livres d'argent brut, travaillé et ciselé), elle construisit à Marbourg un refuge suffisamment vaste pour les pauvres et les étrangers, et les servant humblement en ce lieu, plus vile elle s'était faite parmi les mortels, plus haut elle a été exaltée parmi les saints et les élus peu de temps après. La preuve de son âme inébranlable fut révélée lorsque des nonces envoyés

1. PB 13, p. 500.

par son père la sollicitèrent vivement de rentrer en Pannonie, ce à quoi elle n'aquiesça jamais, préférant être accablée sous les injures des étrangers qu'être charmée par les séductions ou les flatteries des siens. Finalement on dit qu'ayant prié Dieu d'être asservie et de se dévouer à lui seul de tout son cœur et de toutes ses forces, après avoir tout méprisé et abandonné aussi le soin de ses enfants qu'elle avait recommandés à ses parents, elle reçut la réponse que ses prières étaient exaucées selon ses demandes. Elle était d'ailleurs résolue et décidée à souffrir tous les extrêmes plutôt que de quitter le service du Christ.

Si nous voulions cependant mesurer la grandeur des biens abandonnés et non l'esprit qui est le même chez toutes les servantes du Christ, nous donnerions le premier rang à Cunégonde¹, épouse de l'empereur Henri². Alors qu'elle pouvait encore conserver le plus haut rang de dignité parmi les premières femmes, cependant à la mort d'Henri elle entra dans une église sous les regards du peuple, jeta à terre les ornements impériaux et revêtit l'habit religieux. Elle préféra en effet vivre abjecte dans la maison du Seigneur plutôt que dans les tabernacles très hauts des pécheurs.

1. PB 3, p. 138; ET 40, col. 670-671.

2. PB 8, p. 325; ET 40, col. 1312-1315.

**De institutione bene vivendi
per exempla sanctorum**

**Reverendo in Christo Patri Hieronymo Cippico,
divini humanique iuris consulto,
canonico et archidiacono
metropolitanae Spalatensis ecclesiae dignissimo
Marcus Marulus S. P. D.**

Quod fecere quidam historias euoluendo gentilium, idem tentare mihi uenit in mentem uitas lectitanti sanctorum, ut scilicet inde exempla traherem uirtutum imitandaque proponerem iis, qui et ipsi sancti esse percipiunt, cum præsertim natura comparatum sit, ut humanus animus ad duriora subeunda negocia magis moueatur exemplo quam institutione atque præceptis. Quisque enim ei operi libentius confidentiusque sese accingit, quod ab altero factitatum quam quod suasum agnoscit. Nemo fere paupertatem, humilitatem, castitatem, uigilias, ieiunia reliquasque corporis fatigationes, etiamsi omnes homines ea magnificarent, obseruare animum induxisset, si nullus reperiretur, a quo ante obseruata fuissent. Atque aliquis tanto oneri nullius uires sufficere ratus hortatoribus diceret: Hypocrite, ut quid humeris meis imponitis, quod ipsi ne digito quidem attingere uultis? Audio monitores, non uideo operadores. Facite ipsi prius, quod præcipitis, ne tam difficile factu, quam uidetur, putem et facienti æque, atque asseritis, profuturum credam. Nisi uerbis facta respondere in uobis perspexero, non consuli mihi, sed illudi arbitror. Hinc quidem satis patet, uir egregie et in Christo reuerende Hieronyme, quantum debemus illis, qui primi ita eiusmodi uirtutes coluerunt, ut ceteris ad eandem

capessendas aditum aperirent suoque exemplo ostenderent, qua ratione quibusque artibus ueram gloriam sibi parare possent. Neque ea in re ego, ut multi, priscos illos uel Romanos uel Gręcos uel alios inanium deorum cultores ualde miror, in quibus nihil perfectum esse potuit, uiam ueritatis ignorantibus, sed Iudeos primum, deinde nostros, id est, Christianos, qui soli Deo credentes neque impossibile factu esse duxerunt, quod ille pręciperet, neque implere dubitarunt. Sequantur igitur, qui uolent, Catones, Scipiones, Fabricios, Camillos, imitentur Socratem, Pythagoram, Platonem reliquosque humanę sapientię professores, nos patriarcharum patrumque et prophetarum, nos Christi et apostolorum, nos utriusque Testamenti sanctorum gesta moresque perpendere et emulari studeamus, ut beatitudinis ęterna pręmia, quę ipsi adepti sunt, adipiscamur. At illos omnino relinquamus, qui omnem industriam ad captandam hominum gloriam omnemque laborem conferentes et a uera sapientia aberrantes in tenebris erroris disperiere. Iter enim, quod ad beatitudinem tenderet, sibi ipsimet constituere conati sunt, et monstratum ab ipso beatitudinis autore et largitore Deo non peruiderunt. Ideoque mentis hallucinatione elusi nequiuerunt eo peruenire, quo uolebant. Hi uero, quibus curę fuit diuinis potius quam humanis niti doctrinis et philosophiam non terrenam, sed quę de cęlo lapsa est, sequi atque amplecti, in cęlum, unde illa erat, ascenderunt. Neque enim errare poterant illo uiam docente, qui solus nec fallit nec fallitur unquam. Quamobrem ipsam quoque hominum gloriam repudiando fugiendoque compararunt, et longe quidem ampliorem quam illi, qui quęsiere. Quauis enim istos

popularis aurę uenatores magnopere mirata sit uetustas, multo magis nostros nunc uniuersa celebrat Ecclesia nullo non die in præconiis laudibusque ipsorum occupata, quos in cęlestibus habitaculis cum Deo uiuere minime dubitat. Ita fit, ut et illic inter angelos beati et hic inter nos magni præclarique habeantur. His arę templaque dicata sunt, horum ubique imagines errectę, horum acta dictaque ab omnibus per orbem prædicantur, ab omnibus extolluntur, horum ossa in terra honorantur, in cęlo animę exultant, horum non sine multo mentis stupore tum uetera tum noua narrantur miracula utpote omnem naturę uim atque modum supergressa. Nam primum, quod ad uitę probitatem spectat, quę tanta unquam constantia, fides, temperantia, animi magnitudo, iustitia, mansuetudo, misericordia, liberalitas in ullis fuit, quanta in istis extitit? Nullis tyrannorum cessere minis, ut obedirent Deo, nullis largitionibus corrumpi, nullis uoluptatum illecebris deliniri potuerunt, et dum pro ueritate starent, horrenda supplicia mortemque ipsam contempsere. Pro illorum, a quibus cędebantur, salute Deo supplicabant, ignoscere quam ulcisci iniuriam et aduersus capitales inimicicias beneficiis certare quam uindictam appetere malebant. Ad hæc alii in uirginitatis, alii in castitatis continentięque proposito perpetuo permansere. Possessiones opulentaque patrimonia, totum denique peculium suum, ut egestati subuenirent alię, prodegerunt, semper luxurię pietatem, diuitiis paupertatem præferentes, ut terrenis expediti rebus cęlestes facilius capere possent. Nulli denique labori pepercerunt, quo se Deo inse-ruire existimarent. Proinde tanti apud illum fuere, ut potestatem eis daret curandi omnem langorem, mortuos ad uitam

reuocandi, mysteria intelligendi, futura diuinandi, demoniis imperandi et, quę nemo hominum facere potest, nisi cum eo Deus fuerit, faciendi. Taceatur igitur opulentissimorum quondam regum potentia fortissimorumque uirorum robur! Plus pauperculi nostri potuerunt. Taceatur philosophorum acumen! Soli ii, qui Deo credere, ueritatem inuestigarunt. Obmutescat utrorumque gloria! Splendidiorem perenniorumque, et cuius neque magnitudinem comprehendere neque longitudinem metiri possumus, Christi serui consecuti sunt. Itaque non temere solos imitandos cunctis proponimus, quos etiam cunctis merito præferendos censemus. Istas igitur nostras de illis qualescunque lucubrationes, o omnium amicorum meorum optime omnique honore et amore pariter prosequende, tibi nunc muneri mitto, tibi lubenter offero; tum quod sciam nihil abs te crebrius in manum uenire solere auidiusque lectitari quam scripta illa, quę ad Dei sanctorumque eius edita sunt, tum quia pro summa tua erga me beniuolentia innumerisque beneficiis cumulationem tibi gratiam me referre posse non sperem. Leges in iis fortasse, quę sepe alibi legisti. At plus aliquid oblectationis capies, cum singula singulis uirtutum generibus non incongrue, ut reor, accommodata, et quę apud autores effuse sparsimque referuntur, in ordinem collecta in compendiumque redacta ac etiam, ut confidenter loquar, magis argutule prolata inspexeris atque consyderaris. Plurimorum quidem actiones operaque ad unum citantur documentum, genera autem documentorum capitulatim digesta tituli indicant. Multis in locis idem reperitur exemplum, cum idem interdum multis conueniat ob cognationem affinitatemque uirtutum. Siquid in

iis disponendis, explicandis, disserendisue a me erratum deprehenderis, oro, tuę incudi redde, tuam limam adhibe et castigando poliendoque effice, ut munusculum hoc meum non tam donatore quam acceptore¹ dignum esse uideatur. Per te publicum recipiat, per te in aliorum manus uenire ne formidet, per te neque in circo consistere neque in medium prodire theatrum quicquam dubitet. Nullos liuoris morsus, nullum sibilum uerebitur, si prius plausum meruerit tuum. Et quis enim reprehendere opus audebit, cui tu summam manum imposueris, qui et ingenio et eloquentia præstas, humani diuinique iuris scientia excellis et ecclesiastica dignitate non parum emines et antiquę Cippicę domus claritate fulges generisque nobilitatem animi uirtute superas, quem denique omnes, summi, medii, infimi amant, obseruant, uenerantur. Aut, si prorsus nihil usque adeo ex omni parte absolutum, ut malignorum hominum inuidiam uitare queat et ædificantibus muros Hierusalem deesse non possit Sanaballath subsannator, satis mihi erit hæc, quę, a me conscripta sunt, tibi tuique simillimis non displicuisse. Interim Deum et Dominum nostrum Iesum Christum deprecabor, ut, sicut sanctis ad sequendum se opitulatus est, ita ad ipsos imitandos adsit nobis, quo tandem exantlatis uitę huius laboribus cum iisdem in illo ineffabili diuinitatis eius recepti sinu quietis æternę fructum capiamus.

Vale!

1. Corr. ex acceptatore.

Prologus

Operę precium mihi uisum est quędam, quę de diuinis hominibus in historiis ecclesiasticis diffusius narrata sunt, carptim collecta breuiter describere, ut propositis euangelicarum uirtutum, id est, Christianę perfectionis exemplis et me desidia adhuc torpentem excitarem et alios excitatos alacresque, ne lassescerent, magis animarem, alios uero etiam redderem cautiores, ne, tametsi boni sanctique sint, facile de se popularibus auris credant. Quam enim periculosa sit humilibus Christi seruis mortalium laudatio, tunc plane intelligent, cum relatu legerint non aliam ob causam quosdam reliquisse monasteria uastasque penetrasse solitudines annosque plurimos feris tantum peruias habitasse terras. Tu igitur, cuius nutu cuncta reguntur fautor mihi adsis, Deus, dictantem inspires, scribentem adiuues, ingenium, uerba, manum, calammum moderare, ut nusquam ab eo, quod tibi placitum fuerit, declinasse argui possim. Tuque, Fili Dei, Deus Christe, mentem animumque eorum, qui hęc legent, tua gratia sic penitus confirmes, ut istos sectatores tuos emulari cupiant, pariter et possint, atque ad tui solius cultum inflammati iisdem tandem uestigiis ad te perueniant, quibus illi peruenere. Sed quoniam iis, qui te sequi uolunt, dimittenda esse primum omnia precepisti, ab illis potissimum, qui ingentioribus se abdicarunt bonis, dicendi initium capiamus, ut, et qui pari fortunarum copia perfruuntur, in promptu habeant, quos imitentur, et qui tenuiores diuitias possident possederuntue, eas uel erogare uel iam erogasse pro tui nominis amore minus grauari possint.

Liber I

Caput I

De terrenis bonis contemnendis propter Christum

Iam primum, ut, a quibus Ecclesię Christianę iacta sunt fundamenta, ab his et operis nostri cudatur exordium, Mattheus publicanus statim, ut a Christo uocatus est, telonium derelinquens pecuniosis uectigalibus preposuit apostolicę conuersationis nuditatem. Bartholomeus quoque, Syrię regum origine clarus, non est dedignatus in piscatorum numero haberi, ut placeret Christo, et cęlestis regni spem animo concipiens seruire maluit in terra quam imperare, et persecutiones pati quam seculi honoribus perfrui.

Omitto nunc alios huius ordinis uiros, non quia in contemnendis rebus minus constantes fuerint, sed quia et ante apostolatam humiles inopesque extitisse apparet, stulta tunc et infirma Deo eligente, ut sapientia fortiaque confunderet. Quanuis uerissimum sit eos quoque non minus multa reliquisse, qui sibi nihil reseruauerint. Hinc est, quod tamen piscatoriam nauim et, quę resarciebant, retia dimittentes audacter proloquuntur: Ecce dimisimus omnia, et secuti sumus te, quid ergo erit nobis preemii? Et responsum merentur accipere Domini dicentis: Amen dico uobis, quod uos, qui secuti estis me, in regeneratione cum sederit Filius hominis in sede

maiestatis suę, sedebitis et uos super sedes duodecim iudicantes duodecim tribus Israhel. Et omnis, qui reliquerit domum, uel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, et uitam ęternam possidebit.

Cuius quidem pollicitationis tum fide certi, tum magnitudine accensi, Maria, Martha et Lazarus, cum inter se partiti essent hęreditatem Marięque Magdalum oppidum, Marthę Bethania, Lazaro pars urbis Hierusalem sorte obuennisset, omnibus post ascensum Domini distractis ac diuenditis pecuniam ad pedes apostolorum proiecere in terram, ut corda errigere possent in cęlum, quo Christum iam pęcensisse conspexerant. Hunc morem sedulo a fidelibus ea tempestate obseruatum Lucas in Apostolorum Actis testatur dicens: Omnes etiam, qui credebant, erant pariter, et habebant omnia communia. Possessiones et substantias uendebant, et diuidebant illa, prout cuique opus erat. Et iterum: Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una; nec quisquam, eorum quę possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. Et paulo post: Possessores agrorum aut domorum uendentes afferebant precia eorum, quę uendebant, et ponebant ante pedes apostolorum. Diuidebatur autem singulis, prout cuique opus erat. Subiungit etiam Iosephum, Barnabam cognominatum, agrum, quem habebat, uendidisse pecuniamque apostolorum conculcandam pedibus apposuisse, ut scilicet ea contempta agrum sibi illum de Euangelio parare posset, in quo absconditus est thesaurus regni cęlorum.

Nunc, qui deinde horum uestigia sunt secuti, ordine referamus!

Gregorius, antequam pontifex, urbis Romę senator erat neque diuitiis minus quam nobilitate potens. In Sicilia sex monasteria sua impensa construxit, Romę unum, paternas auitasque ędes in illud commutans, in quod se quoque ipsum conferens uiritimque indigentibus dispertito, quicquid bonorum reliqui fuerat, ex nobili humilis, ex diuite pauper factus monachi uitam duxit, donec communi patrum populi que consensu ad pontificale culmen uel inuitus meruit promoueri, multo gloriosius a Domino promouendus in cęlum, pro cuius amore dilargitus fuerat terrena.

Eadem cupiditate in distribuendis opibus ardens Nicolaus, Myreę urbis episcopus, cum Patarę, Lycię oppido, patri matricque unicus esset eique hęreditas satis ampla satisque comoda obuennisset, nihil prius animo agitasse dicitur, quam quo pacto distractis in pauperum alimenta rebus expeditius liberiusque soli Deo obsequeretur atque deseruiret. Hinc illud memoratu dignissimum, quod, dum uicinus quidam urgente in scelus inopia, prostitutis trium natarum corporibus uictum sibi quęrere decreuisset, ille accedens domui eius nocte intempesta, ut elemosina in occulto fieret, tantum auri per fenestram iniecit, ut et inde uirgines honeste locarentur et pater ipse in spem sustentandi se non iniquam simul deueniret. Nicolao uero, quoniam bona sua prudenter dispensauerat, ecclesiastica credita sunt et in episcopum Myreę diuinitus est electus. Ac post breuissimos uite huius labores ad ęternam uocatus est quietem dicente Domino: Euge serue

bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam: Intra in gaudium Domini tui!

Abraham quoque Aegyptius non minus grandem, iam defessis etate parentibus, hereditatem mox aditurus non expectavit, sed, ut erat nudus, discedens in solitudine sibi cellam constituit. Deinde illis uita defunctis, cum ad capiendum tantarum opum patrimonium uocaretur, tanti illud fecit, ut loco pedem non efferret. Porro per procuratorem ita egit, nequid sibi reliquum foret, sed rebus diuenditis pecunia omnis mendicantium turbę uiduisque et pupillis diuideretur. Igitur diuitias, et cum non haberet, contempsit, et cum haberet, ne respexit quidem, sed alteri dilargiendas commisit, maiores diuitias existimans Christi paupertatem.

Hilarion Palestinus, sicut de illo diuus Hieronymus litteris commendauit, parentibus defunctis partem substantię fratribus, partem pauperibus largitus est, nihil sibi omnino reseruans, Dominicę sententię memor dicentis: Qui non renunciauerit omnibus, quę habet, non potest meus esse discipulus. Erat autem annorum quindecim, cum sic nudus et armatus in Christo solitudinem ingressus est, sacco tantum et pelliceo palio membra coopertus.

Benedictus uero ille abbas, qui uiuendi formulas, quas nunc plerunque sequuntur monachi, scriptas edidit, a parentibus ex Nursia Romam ad excolendum liberalibus disciplinis ingenium missus, impubis adhuc ac pene puer, altius quam ea consueuit etas, diuinitus inspiratus, cogitans litterarum studia, Romam ipsam parentesque deseruit uixitque so-

litarius, orationem studiis, Romę eremum, parentibus præponens Christum.

Pari puer admiratione dignus mihi uidetur Niuanrdus, Bernardi Clareuallensis frater. Qui postquam ipsum reliquosque omnes, Tescelino patre et Aletha matre seque relictis, ad religionem aspirare uideret, maluit abeuntes sequi quam paterna in domo hæres ex asse futurus manere. Illi enim proficiscentes paruulo inter æquales in foro ludenti dixere: Niuarde frater, nunc te solum totius summa respicit patrimonii. Nos nanque ius omne tibi cedentes Christum sequimur. Tunc ipse: Cælum uos ergo possidebitis, inquit, ego terram? Nihilque moratus post eos adiit monasterium, ut potius cęlestes cum fratribus quam cum parentibus manens diuitias obtineret terrenas.

Sed quid de illis dicam, qui matrimonio copulati effecere, ne coniugatis tam sanctę conuersationis aditum minus patere putaremus?

Germanus Antisiodorensis, Burgundię præfectus ingenisque artibus apprime eruditus, pari cum uxore castitatis religionisque suscepto uoto magistratum ultro deposuit et tantas opes, quantas ea præditus dignitate habere poterat, pauperibus erogauit nihilque sibi quicquam reliqui fecit, tunica, cuculla cilicioque contentus, ut lucrifaceret Christum.

Gallicanus quoque, Romani dux exercitus, postquam Scythis Dacisque et Thracibus superatis Constantiam, Constantini Augusti filiam, coniugem sibi pactam victor accepisset, ab ea conuersus Christianusque factus continuo dignitatis

abiecit insignia, detrectauit militiam et, quicquid plurimorum annorum stipendia uictorięque parauerant, repente sustentaculum fit debilium. Denique sponsam uirginem, forma insignem et, quod maius est, imperatoris filiam relinquens intactam, humilis, pauper, castus uoto se obligauit religionis. Neque illi tam magnificum fuit hostes uincere quam, quę assecutus fuerat, honorem, opes uoluptatesque contemnere. Illud enim hominis est, hoc supra hominem.

Sed nec Leonardus, natione Gallus, silentio est pretermitendus. Qui inter aulicos regis primo loco habitus relicta regia dilargitisque facultatibus religioni se tradidit monasticisque sacris initiatus in Aquitaniam est profectus atque operam predicationibus dedit, haud dubie stabiliorem amplioemque seruitii sui mercedem a cęlesti domino accepturus quam receperat a terreno.

Non minus memoratu dignus Leonardoque aliquanto maior, siue fortuna spectetur siue genus, Lupus, Senonum tandem archiepiscopus, nunc occurrit, siquidem regia stirpe in Gallia ortus nobilitatem equauerat diuitiis. Sed dum indigentem in cęlo thesaurum sibi comparat, eas pia in pauperes largitate libenter effudisse non tam liberalis quam prudentis hominis existimauit.

Egidius Atheniensis et ipse regio genere nobilis, dum adhuc sub tutela patris etatem ageret, mendico egrotanti (quoniam aliud, quod daret, non habebat) seipsum despolians proprium amiculum dedit. Quo quidem ille indutus (tantum donatoris misericordię meritum fuit) e uestigio sanus consurrexit. Postea uero quam defunctis parentibus libe-

ram susceperat bonorum possessionem, tam prompto animo omnia egenis dispersiuit, ut ea non prius habuerit quam donauerit.

Sed iam ad eos ueniamus, qui non modo priuatis opibus uerum etiam maximis regnis in terra renunciantes digni fuerunt, qui cum Christo regnarent in cælis.

Polemius, potentissimus Indorum rex, Bartholomei apostoli prædicationibus ad fidem conuersus atque baptizatus, relicto imperio eidem constanter adhæsit discipulusque maluit esse apostoli quam Indiæ dominus.

Iosaphat quoque, Indiæ rex, Auenir regis filius, Barlaam eremite salubri persuasum fidem amplexus Christi, postquam omnes, qui suæ ditionis erant, baptismatis gratia renouandos diligenter curasset, coëdificatis uicibus ecclesiis deposuit regnum nihilque secum ferens nisi mundanæ gloriæ contemptorem animum secessit in solitudinem. Cum enim in urbibus adhuc sine honore esse non posset ab hominum frequentia, procul se habendum decreuit iunctusque ipsi Barlaam uitam traduxit in eremo, quæ dicitur turræ Senair. Itaque, quem urbis instar regia uix capere poterat, angustum informis speluncæ tenuit habitaculum, et qui tot populis totque gentibus imperitauerat, unius homunculi preceptis obediuit.

At non solum susceptum sceptri honorem deponere propter Christum, sed etiam oblatum refutare exemplis admonemur.

Etenim Iudaëlles, Britannię rex, cum monasticam uitam ducere in animo haberet, Iudoco fratri uoluit tradere re-

gnum. Ille itidem ad Dei aspirans seruitium, ne, quod ultro offerebatur, uel inuitus suscipere aliquando cogere, clam inde profugit atque ad ripam Alzei fluminis in agro Pontini constructo paruo humilique tugurio solitarius habitauit. I nunc, uana et stulta mortalitas, per cedes et parricidia quere tibi dominatum, quem sanctissimi uiri tam uili habuerunt, ut alter deponere uellet, alter recusaret accipere!

In hoc sanctitatis genere foeminę quoque eterne sibi laudis locum uendicant, eundem affectum, quoniam et eodem impulsę spiritu; in terrenis rebus contemnendis pre se ferentes.

Euphrasia Romana, genere nobilis, opibus pollens, etate florens, forma prestant, post mortem uiri Antigoni neque rursum cuiquam nubere uoluit, licet multum suaderet Theodosius Augustus, neque Romę manere, quanuis et patria esset et orbis domina, neque diuitias possidere, tametsi honestissime posset. Procis repulsam dedit, mare transmisit, ad Thebaidem uenit. Et eo loci considens, quicquid secum attulerat facultatum, partim erogauit egenis, partim ecclesiis neque aut sibi aut filię paruule Euphrasię quicquam residui fecit. Quin immo moriens eidem in monasterio manenti solite iniunxit, ne tardaret, quod reliquum Romę fuerat, simili liberalitate, ut distribuatur, curare.

Paula etiam Romana tanta quidem in hac parte ac talis sese offert, ut non alio ore satis digne laudari queat, quam quo laudata est. Quid enim huberius elegantiusue ab ullo unquam afferri possit iis, que de illa diuus Hieronymus litteris commendauit? Sed que ad rem spectant, quam nunc tractamus, hec sunt. Paula, inquit, nobilis genere, sed nobilior

sanctitate, potens quondam diuitiis, sed nunc Christi paupertate insignior, Gracchorum stirps, soboles Scipionum, Pauli heres, cuius uocabulum trahit, Męcię Papyrię, matris Aphricani, uera et germana progenies, Romę prętulit Bethlehem et auro tecta fulgentia informis luti uilitate mutauit. Post hęc discessum eius ab urbe describens ait: Descendit ad portum fratre, cognatis, affinibus et, quod his maius est, liberis prosequentibus et clementissimam matrem uincere pietate cupientibus. Iam carbasa tendebantur et remorum ductu nauis in altum protrahebatur. Paruulus Toxotius supplices manus tendebat in littore. Ruffina iam nubilis, ut suas expectaret nuptias, tacens fletibus obsecrabat. Et tamen illa siccos oculos tendebat ad cęlum, pietatem in filios pietate in Deum superans. Nesciebat se matrem, ut Christi probaret ancillam. O magni animi foeminam et tanto uirtutum suarum pręcone dignam, quantus fuit ipse Hieronymus!

Paris propositi nec minoris constantię fuisse creditur Elizabeth, Pannonum regis filia. Quę lantgrauio, Thuringię regulo, nuptui data, deinde marito Hierosolymis peregre defuncto ab iis, qui eius tetrarchiam hereditario acceperant, nequiter eiecta maleque habita, quasi rem uiri sui dissipasset, quoniam in dandis elemosinis minus parcam fuisse dolori erat auaris animis, cum uix tandem dotalia ab illis extorsisset bona (ea erant duo milia pondo argenti infecti, facti cęlaticę), pauperum et peregrinorum satis amplum in Marpurg construxit receptaculum ibique iis humiliter ministrando, quanto se inter mortales fecerat uiliorem, tanto sublimius inter sanctos et electos postmodum fuit exaltata. Constantis uero animi haud obscurum argumentum fuit, quod, cum a

patre, ut in Pannoniam rediret, missis nunciis plurimum sollicitaretur, nunquam acquieuit malens alienigenarum opprimi iniuriis quam suorum illectationibus blandimentisue deliniri. Denique orasse Dominum dicitur, ut contemptis omnibus, liberorum etiam, quos propinquis commendarat, abiecta cura ei soli toto corde totisque uiribus famularetur ac deseruiret; et responsum accepisse preces suas, ut petierat, exauditas. Adeo illi omnia extrema potius pati quam a seruitio Christi discedere certum ac deliberatum erat.

Si tamen relictarum rerum metiri uoluerimus magnitudinem, non animum, omnium Christi ancillarum parem, priores partes dabimus Kunegundi, Henrici imperatoris coniugi. Quę cum summum dignitatis locum adhuc inter principes foeminas retinere posset, defuncto tamen Henrico ingressa ecclesiam inspectante populo abiecit imperialia ornamenta et religionis induit habitum. Maluit enim abiecta uiuere in domo Domini quam sublimis uersari in tabernaculis peccatorum.